

Cet article a été téléchargé sur le site de la revue Ithaque :

www.revueithaque.org



Ithaque : Revue de philosophie de l'Université de Montréal

Pour plus de détails sur les dates de parution et comment soumettre un article, veuillez consulter le site de la revue : <http://www.revueithaque.org>

Pour citer cet article : Larivée, C. (2013) « *Le standpoint theory* : en faveur d'une nouvelle méthode épistémologique », *Ithaque*, 13, p. 127-149.

URL : <http://www.revueithaque.org/fichiers/Ithaque13/Larivee.pdf>

Cet article est publié sous licence Creative Commons « Paternité + Pas d'utilisation commerciale + Partage à l'identique » : <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/2.5/ca/deed.fr>



Le *standpoint theory* : en faveur d'une nouvelle méthode épistémologique

Christian Larivée*

Résumé

Cet article est avant tout une présentation générale du standpoint theory mais vise tout particulièrement à souligner la relation épistémologique qui unit cette théorie féministe à la théorie marxiste. Ainsi il y sera démontré que l'expérience de l'oppression, et donc de la souffrance qui l'accompagne, est en mesure de représenter un avantage épistémique que les groupes subissant l'oppression peuvent tourner à leur avantage. Il sera donc question d'un nouveau type d'objectivité délaissant le concept de neutralité en faveur d'une subjectivité pleinement assumée.

Cet article a pour objectif de faire une présentation de la théorie féministe du *standpoint*. Par contre, comme le *standpoint theory* est d'une très grande richesse, il ne sera pas possible d'en faire une présentation exhaustive. De nombreux auteurs se réclament d'une forme ou d'une autre de la théorie de la connaissance située ou des points de vue situé (*standpoint*) et c'est ce qui fait l'importance de cette théorie. Cela implique aussi que cette dernière témoigne d'une grande diversité. Il apparaît tout de même qu'il y a un certain nombre de points communs qui peuvent être identifiés et c'est ce bagage partagé qui nous intéressera tout au long de cette présentation.

Une caractérisation, pour l'instant extrêmement sommaire, de ce qu'est le *standpoint theory* s'impose. Cette théorie est en quelque sorte un outil méthodologique mis au point au sein du courant féministe afin de permettre une meilleure compréhension de la structure de

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie (Université de Montréal).

l'oppression et de la marginalisation des femmes. Il s'agit essentiellement d'affirmer que la neutralité en science, comme dans tout autre domaine, est impossible. Il faut donc accepter l'idée que nous occupions toujours un point de vue particulier, c'est-à-dire une position culturelle et politique. Ainsi, toutes les connaissances et tous les projets sont toujours intéressés puisqu'ils sont menés par des individus. Ce changement d'attitude à l'égard de la pratique de la science et du statut de ses résultats ouvre la porte à une critique sévère de cette dernière. Principalement, ce changement introduit l'idée qu'elle est soumise à un ensemble de relations de pouvoir qui orientent et même déforment non seulement sa pratique mais aussi ses résultats. Sur cette base les féministes ajoutent alors que la science, puisqu'elle est à l'image de la force dominante de la société actuelle (l'homme blanc hétérosexuel) de par son organisation, son financement, etc., non seulement reconduit la structure de domination des femmes mais participe activement à la mise en place et au maintien de cette structure. Essentiellement, la science contribue à faire croire, au groupe dominant comme au groupe dominé, que la subordination des femmes est un principe d'ordre naturel, normal et inévitable.

Ainsi, afin de mieux comprendre ce qu'est véritablement le *standpoint theory* nous commencerons par présenter ses origines marxistes. Nous verrons que les deux cadres théoriques partagent un grand nombre de similitudes mais que la théorie féministe comporte ses propres particularités. Ensuite nous tenterons d'analyser l'un des éléments les plus importants du *standpoint theory* si nous acceptons de considérer cette dernière comme proposant une nouvelle méthode épistémologique, à savoir le rejet du concept traditionnel de l'objectivité comprise comme neutralité, concept hérité de la tradition empiriste et positiviste en science, en faveur de l'adoption d'une nouvelle objectivité mise au point par les féministes. Présenter cette nouvelle définition de l'objectivité occupera l'essentiel de cet article. Enfin, nous prendrons le temps d'examiner quelques difficultés auquel doit faire face le *standpoint theory* : l'obstacle que représente la marginalisation, le danger d'une idéalisation des groupes opprimés par des « porte-paroles », la menace toujours présente du relativisme et la dichotomie entre le besoin d'universalisme et le désir de particularisme, attireront particulièrement notre attention.

1. Les origines marxistes du *standpoint theory*

Ainsi, nous disions que le *standpoint theory* est un outil méthodologique qui a pour objectif de révéler les structures qui permettent la domination des femmes par les hommes, structures qui demeureraient autrement invisibles. Comme cette théorie tire ses origines d'une analogie avec le marxisme, examinons-la plus en détail afin d'éclairer notre compréhension du *standpoint theory*. Lorraine Code offre une excellente caractérisation de cette analogie en écrivant :

[s]tandpoint theorists construct an analogy between the epistemic position of women under patriarchy and the economic position of the proletariat under the capitalism. Just as capitalist ideology represent proletarian subordination to the bourgeoisie as natural, so patriarchal ideology represents women's subordination to men as natural. And just as Marxist analyses take the material-historical circumstances of proletarian lives as their starting-point, so feminist analyses start from the material-historical circumstances of female lives¹.

Il y a trois choses particulièrement intéressantes à examiner dans cette citation. Premièrement l'idée que le point de vue de la classe opprimée représente une position épistémique particulière, deuxièmement, que l'idéologie dominante présente la subordination comme naturelle et troisièmement que l'analyse trouve sa source dans l'expérience de vie des individus appartenant aux groupes opprimés.

Dans le marxisme, il est généralement admis que le groupe opprimé est en mesure d'élaborer une critique pertinente du système et cela tout spécialement parce qu'il est celui qui souffre des caractéristiques particulières de ce système. Le marxisme donne une place importante à la souffrance partagée car c'est en partie cette souffrance qui octroie un avantage épistémique à la classe dominée. Adorno l'exprime par une formule éloquentes : « [l]a paille que tu as dans l'œil est le meilleur des verres grossissants² ». C'est dire que la souffrance attire inévitablement l'attention sur sa source. Mais la

¹ Code, L. (2000), « Epistemology », p. 179-180.

² Adorno, T. W. (2001), *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*, p. 64.

formule d'Adorno est d'une grande subtilité. Car la « paille », cette souffrance, est dans l'œil, elle est donc avant tout aveuglante, elle brouille la vue, pourtant elle est aussi l'instrument qui augmente l'acuité de la critique, elle est un « verre grossissant ». Cette apparente contradiction attire notre attention sur le fait que la tâche ne sera pas facile, il ne peut en être autrement puisque l'avantage en question est aussi le plus grand obstacle. Dans une perspective féministe, la « paille » est la souffrance causée par la domination masculine. Or, cette domination impose des difficultés psychologiques particulières, des difficultés qui devront être surmontées pour permettre le véritable déploiement de la critique féministe ; c'est alors que s'impose la nécessité de la lutte contre cette domination³. Et cette lutte est double : premièrement, c'est une lutte pour la conscience de soi et deuxièmement, c'est une lutte contre la domination sous sa forme matérielle.

Pourquoi disons-nous que c'est en premier lieu une lutte pour la conscience de soi ? Pour répondre à cette question nous devons nous intéresser au deuxième point d'intérêt de la citation de Code qui dit que l'idéologie dominante représente la subordination comme naturelle. C'est que le groupe dominant interprète la société de son point de vue de dominant, déformant l'image du monde et de la réalité. Ainsi, il réussit à faire croire, partiellement sinon entièrement, que la souffrance en question est « naturelle ». Il n'est pas dit que ceci est nécessairement le résultat d'une machination consciente. Au contraire, la description du monde telle que véhiculée par le groupe dominant est déformée justement parce que ce groupe est aveugle à certaines particularités du monde, particularités qui ne sauront être révélées que par la reconnaissance de la valeur spécifique du point de vue des groupes opprimés. Dans le capitalisme, la propriété privée, la structure de la production, de la distribution et de la consommation sont décrites comme inévitables et par conséquent la situation du prolétaire aussi. Ainsi, sa souffrance est expliquée par une interprétation particulière du monde, une interprétation à l'avantage de la classe dominante et produite par cette dernière. La conscience de soi du prolétaire est faussée, il ne se comprend plus lui-même. La situation est semblable dans la théorie féministe. Ainsi, les femmes

³ Jaggar, A. M. (1983), « Feminist Politics and Epistemology : The Standpoint of Women », p. 61.

devront avant tout lutter contre cette sorte de propagande, cette idéologie, et reprendre conscience d'elles-mêmes. Jaggar dans son article « Feminist politics and Epistemology : The Standpoint of Women » nous dit que c'est la souffrance ressentie qui fournira la motivation nécessaire à mener cette lutte⁴. Cette lutte en est une contre l'obstacle qui se dresse sur la route de la compréhension, c'est-à-dire de cette difficulté qu'il y a à comprendre que l'oppression et la souffrance ne sont pas inévitables et naturelles. C'est en quelque sorte le premier pas à franchir pour formuler une réflexion critique : l'individu opprimé et isolé développe une conscience de classe, la femme devient féministe.

Si l'on ajoute à cela le fait que les groupes opprimés ont généralement un accès limité aux ressources telles que l'éducation, la santé, la justice, etc., il n'est pas bien difficile de comprendre qu'en effet, si l'expérience de l'oppression, et la souffrance qu'elle engendre, représente un point de vue épistémologique supérieur, elle constitue aussi une très sérieuse difficulté. Considérant les obstacles que représente une vision déformée du monde et un accès limité aux ressources, nous sommes désormais en mesure d'apprécier pleinement la valeur de la formule d'Adorno.

Si nous comprenons maintenant en quoi la lutte est une lutte pour la conscience de soi, il nous reste par contre à comprendre ce qui est impliqué dans le fait de dire que c'est aussi une lutte contre la domination matérielle. Afin d'éclaircir cet aspect, il apparaît utile de nous pencher sur le troisième point d'intérêt de la citation de Code. Cette dernière nous spécifiait que l'analyse féministe doit trouver sa source dans les circonstances matérielles et historiques des vies des femmes. Dans une formule plus générale, c'est dire que l'analyse trouve sa source dans l'expérience de vie des individus appartenant aux groupes opprimés. Derrière cette idée se trouve une conception matérialiste de la société. Dans le marxisme, il est dit que l'existence sociale détermine la conscience sociale, autrement dit que la conscience sociale est le résultat des relations de pouvoir qui s'exercent dans le monde à travers la structure de production. La conscience est en fait le résultat des circonstances matérielles. Probablement sans aller aussi loin, les féministes du *standpoint theory*

⁴Jaggar, A. M. (1983), « Feminist Politics and Epistemology : The Standpoint of Women », p. 56.

affirment néanmoins que l'organisation sociale et la conscience qui en découle sont le résultat de circonstances matérielles bien réelles, c'est-à-dire que l'oppression des femmes est elle-même bien réelle et cela avant même qu'elle n'ait été énoncée selon Hirschmann⁵. Comprenons par là que c'est l'existence matérielle d'une structure de domination qui précède et forme la conscience. La tâche de la théorie est donc de nommer ce qui est invisible, ce qui passe pour naturel au regard de la conscience toujours préformée par le monde matériel. C'est aussi dans ce type de perspective que Hartsock place au centre de son analyse la division sexuée du travail⁶. Pour entamer une analyse critique de la domination, il faut donc commencer par ce qu'il y a de plus concret, depuis le bas vers le haut, c'est-à-dire depuis la vie des femmes et leurs expériences réelles. C'est dans ces expériences vécues que se réalisent au quotidien l'oppression, la marginalisation et la subordination des femmes. C'est donc à ces vécus mêmes que la théorie et l'analyse devront répondre, ce qui explique pourquoi la lutte doit également viser le problème de la domination matérielle. Pour les féministes, il ne s'agit pas de métaphysique ou de conceptions abstraites et comme chez Marx, elles tentent de s'ancrer dans le réel.

Nous avons déjà souligné l'idée que la position de l'opprimé ouvre la possibilité d'une conscience plus juste de la réalité sociale. Dans le marxisme, la conscience de classe en tant que prolétariat ne pouvait se réaliser que par l'aide de la philosophie (il s'agit ici de l'importante relation entre théorie et pratique). De manière analogue, selon le féminisme la conscience critique ne surgit pas d'elle-même du simple fait d'être opprimé. Pour que le groupe dominé développe une conscience critique qui le pousse à s'impliquer dans un mouvement, cela requiert l'aide de l'interprétation et de la théorie, en l'occurrence celle de la théorie féministe. Le développement de cette conscience est aussi propre à la formulation d'un but, d'un objectif à atteindre. À cet égard aussi le féminisme est semblable au marxisme car l'un comme l'autre sont des théories qui regardent vers l'avenir. Joseph Rouse écrit à ce sujet :

⁵ Hirschmann, N. J. (1997), « Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », p. 324.

⁶ Hartsock, N. C. M. (1983), « The Feminist Standpoint : Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », p. 36.

[t]he temporal orientation of feminist science studies is more specifically futural and transformative. The aim of feminist science studies is not to expose scientific knowledge as *in general* contingent and alterable if « we » choose, but rather to show it as in need of alteration in specific respects and as potentially open to changes responsive to that need⁷.

Ce passage est en mesure de nous aider à bien saisir le fait que le féminisme n'est pas une simple entreprise de création de savoir. Le féminisme a un objectif beaucoup plus concret, il tend à transformer la société afin de libérer les femmes de l'oppression. Comme le marxisme, le féminisme est un projet émancipateur.

Par contre, l'objectif à atteindre était beaucoup mieux défini dans le cas du marxisme. En effet, cet objectif était l'abolition de la propriété privée pour tous, et pour le bénéfice de tous. Cet objectif n'était pas le résultat d'une préférence mais bien plutôt l'aboutissement d'une réflexion critique de la structure de production. De plus, la possibilité même de l'abolition de la propriété privée était fondée sur une possibilité bien réelle, puisque cette abolition était dans les faits déjà réalisée dans la classe du prolétariat complètement dépossédée par le système capitaliste. Il ne s'agissait pas de créer quelque chose de complètement nouveau, mais plutôt d'étendre ce qui était un état de fait pour la majorité de la société, à l'ensemble de cette dernière. Au contraire, si le but du féminisme est certainement l'émancipation des femmes de toutes structures de dominations, la grande diversité au sein du mouvement et son hétérogénéité rendent, jusqu'à maintenant, impossible une formulation claire de ce qui doit être atteint. La classe que représentent les femmes n'est pas l'équivalent du prolétariat et les premières à le comprendre sont les féministes elles-mêmes.

D'autre part, si le marxisme est certainement un cadre théorique extrêmement riche qui a eu une influence profonde sur le monde, il reste que ce qui a été prophétisé ne s'est jamais réalisé. L'École de Francfort et les penseurs de la Théorie Critique se sont penchés longuement sur les causes de cet échec et les opinions à cet égard

⁷ Rouse, J. (1996), « Feminism and the Social Construction of Scientific Knowledge », p. 366.

sont légions. Mais de notre point de vue, il apparaît que le féminisme devrait rester prudent quand à la relation qu'il entretient avec le marxisme, de peur de partager le même sort. Par exemple, il n'est pas évident que le féminisme devrait se comprendre comme une lutte entre classes antagonistes. Pour le marxisme, la polarisation extrême de la société en deux classes opposées était le fondement même de la réflexion et cette stratégie (la théorie ayant certainement fait beaucoup pour tenter de stimuler cette polarisation) s'est peut-être retournée contre elle-même. Polariser la société en deux classes opposées est rarement, sinon jamais, une interprétation juste des choses. Les féministes elles-mêmes ont beaucoup contribué à déconstruire l'idée que la société n'est qu'une compétition entre des individus complètement autonomes, cela en faveur d'une vision qui saurait accorder une place à la coopération et à l'interdépendance. Pour faire court, nous pourrions dire que le marxisme est une théorie basée sur l'antagonisme et l'opposition structurelle. Il serait souhaitable que le féminisme sache conserver une distance respectueuse avec ce genre d'arguments, favorisant plutôt une intégration de la multitude des positionnements, possibles et effectifs, de ces groupes qui ne sont pas toujours antagonistes et qui composent la société.

Dans cette section nous avons vu que le *standpoint theory* s'est fortement inspiré du modèle marxiste, l'idée étant de révéler les structures de domination qui s'exercent dans le monde social, en passant par une vue émancipatrice des femmes. La validité du point de vue particulier des femmes relève de l'expérience concrète de la domination, mais il s'agit d'une expérience partagée et non pas individuelle, d'où le parallèle avec la conscience de classe du marxisme. Comprendre et constater les relations qu'il y a eu et qu'il y a encore entre le *standpoint theory* féministe et le marxisme nous sera fort utile pour aborder la prochaine section traitant plus spécifiquement du problème de l'épistémologie féministe et tout particulièrement de la conception de l'objectivité qui en découle.

2. Standpoint theory et objectivité

Le féminisme est en bonne partie une attitude critique à l'égard de l'ensemble de la société et de son histoire, mais une attitude intéressée

et positionnée. C'est pour les femmes et par les femmes que la critique s'organise. Ainsi, le discours féministe a, par exemple, formulé une critique pertinente de la conception de l'individu comme agent rationnel et autonome dans les domaines de l'éthique et de la justice⁸. De manière analogue, le *standpoint theory* s'élabore principalement autour d'une critique rigoureuse, mais socialement située, du concept traditionnel d'objectivité en science. En effet, selon la critique féministe le problème est que la science repose sur une conception erronée de l'objectivité laquelle défavorise systématiquement les femmes et contribue à leur asservissement. Or, cette conception de l'objectivité fut mise au point par des hommes en position de pouvoir. Le féminisme cherche donc à mettre de l'avant une nouvelle conception de l'objectivité, c'est-à-dire une conception qui prendra en compte l'expérience particulière des femmes mais qui, comme nous le verrons, dépassera le cadre de réflexion spécifiquement féministe. Soulignons qu'il n'est pas question pour les théoriciens et théoriciennes du *standpoint theory* de nier la possibilité de l'objectivité. Au contraire, la théorie féministe ne peut se passer d'une méthode épistémologique qui soit en mesure de produire des affirmations que l'on puisse qualifier de justes et ainsi constituer un bagage de connaissances capable de former la base et l'orientation de la réflexion. Elles ne peuvent s'en passer car l'un des premiers buts du féminisme est de faire la démonstration objective de l'oppression des femmes et de mettre au point un système de réflexion capable de changer cet état de fait. Comme pour y arriver, elles doivent être en mesure de justifier leurs propres positions, il est impératif que la théorie évite de s'exposer au danger que représente le relativisme. Et, c'est un danger bien réel pour quiconque se prépare à formuler une critique du concept d'objectivité.

Ainsi, nous présenterons dans cette section, une rapide caractérisation de la conception traditionnelle de l'objectivité et de ce que les féministes lui reprochent. Ensuite, nous tenterons de faire justice à l'alternative qu'elles proposent : le *standpoint theory*.

Traditionnellement, l'objectivité en science est définie comme étant une forme de neutralité de la part du chercheur. Cette neutralité

⁸ À ce sujet consulter l'excellent résumé de la situation fait par Virginia Held et Elizabeth Kiss dans les sections 49 et 50 de *A Companion to Feminist Philosophy*.

est le plus souvent comprise au sens axiologique, c'est-à-dire comme suspension de toute forme de jugements moraux de la part du chercheur à l'égard de son objet d'étude mais signifie également la neutralité au sens d'une non ingérence de la part de ce dernier. C'est affirmer que la validité de la science est garantie par une méthode qui consiste à se placer à l'extérieur de l'objet d'étude. Par cette méthode, il serait possible d'éviter que les préjugés et les idées préconçues du chercheur ne contaminent son observation afin qu'il puisse témoigner d'une vision impartiale et neutre des faits. C'est ce qui serait entendu comme objectivité et ce modèle serait hérité directement de la tradition empiriste et positiviste de la science. Le but de la science selon cette tradition est le plus souvent décrit comme étant la domination de la nature par l'homme et c'est la capacité à prédire et à contrôler cette dernière qui validerait la pertinence d'une connaissance ou d'une théorie. Par contre, Mary Tiles ajoute :

without an interest in prediction and control modern science would not exist. But it should at the same time be noted (a) that this interest is an expression of a particular conception of the nature of Man and of his relation to nature, (b) how this interest determines the conception of what constitutes scientific knowledge – the knowledge sought, and (c) how it also determines the empirical, evidential base of science⁹.

Ce que nous pouvons comprendre dans ce passage est que cet intérêt pour le pouvoir affecte l'ensemble de l'entreprise scientifique et que cet intérêt est, en vérité, l'aboutissement d'une certaine conception de la nature humaine, une conception masculine selon les féministes. À titre d'exemple, cette conception de la nature humaine s'appuie sur la dichotomie nature/culture et sous-tend l'idée que la nature doit devenir le domaine de la culture, c'est-à-dire une nature maîtrisée et dominée par la raison, et cela au bénéfice de l'homme. La science est donc le résultat d'une conception androcentrique de l'espèce humaine, et les femmes ont été traditionnellement gardées à distance de sa pratique. Ce qui est remarquable est que cette science affirme à la fois que la neutralité est garante de l'objectivité et que sa

⁹ Tiles, M. (1987), « A Science of Mars or of Venus ? », p. 228.

poursuite est intéressée par la domination d'un domaine par un autre (la culture sur la nature) sans comprendre la contradiction inhérente à cette position. Si la neutralité représente une sorte de détachement de la part du chercheur, mais que ce dernier déclare ouvertement que sa pratique vise à favoriser les intérêts particuliers d'un groupe sur un autre, sa neutralité est immédiatement compromise. C'est dire que la science n'est en fait absolument pas neutre, elle poursuit les intérêts particuliers d'un groupe et ce groupe, selon les féministes, est celui des hommes. Harding l'exprime avec clarté dans cet extrait :

[o]bjectivism defends and legitimates the institutions and practices through which the distortions and their often exploitative consequences are generated. It certifies as value-neutral, normal, natural, and therefore not political at all the policies and practices through which powerful groups can gain the information and explanations that they need to advance their priorities¹⁰.

La science et la conception traditionnelle de l'objectivité qui l'accompagne ne sont absolument pas neutres dans la mesure où cette neutralité avantage systématiquement le groupe dominant. Avec raison, la conclusion tirée par les féministes est qu'il faut abandonner l'idée de neutralité et accepter que l'ensemble de l'entreprise scientifique (son orientation, sa pratique, ses conclusions et l'usage de ses découvertes) soit toujours intéressé, c'est-à-dire socialement situé. D'où l'appellation de *standpoint theory* ou théorie du point de vue.

Mais quelles sont les répercussions d'un tel changement ? Nous avons dit que les féministes du *standpoint theory* ne rejettent pas l'objectivité, mais comment cette dernière est-elle encore possible dans ces nouvelles circonstances ? Une réponse partielle à ces questions se retrouve dans ce passage de Donna Haraway :

[t]he standpoints of the subjugated are not « innocent » positions. On the contrary, they are preferred because in principle they are least likely to allow denial of the critical and interpretive core of all knowledge. They are

¹⁰ Harding, S. (1995), « Strong Objectivity: A Response to the New Objectivity Question », p. 337.

knowledgeable of modes of denial through repression, forgetting, and disappearing acts [...]. «Subjugated» standpoints are preferred because they seem to promise more adequate, sustained, objective, transforming accounts of the world¹¹.

Ce que Haraway nous explique est que le point de vue des marginalisés, des opprimés et des subjugués est plus à même de percevoir ce qui échappe au groupe dominant puisque ces premiers ont une expérience directe de l'oppression. Ils sont à même de voir comment la science contribue à leur marginalisation. Notons que ce n'est pas en recherchant la neutralité, en se plaçant à l'extérieur du sujet d'étude, que ceux-ci arrivent à discerner ce qui reste invisible à d'autres. Bien au contraire, c'est parce qu'ils embrassent pleinement le point de vue qui est le leur, avec son ensemble de valeurs, qu'ils arrivent à voir ce qui était jusqu'à maintenant resté invisible. Le chercheur ou la chercheuse fait explicitement usage de sa situation particulière comme d'un outil, un « verre grossissant » qui met en évidence ce qui cloche. Mais il semble que cela ne soit pas suffisant pour affirmer qu'il s'agit ici d'une objectivité supérieure. Tout ce qui a été démontré jusqu'à présent est qu'un point de vue subjectif peut fournir un angle épistémologique fécond pour révéler des structures sociales particulières. Cela dit, rien ne nous garantit que l'interprétation privilégiée de ces expériences d'oppression puisse être qualifiée d'objective. Bien au contraire nous pourrions être tentés de dire qu'il est ici question d'une perspective subjective impropre à l'élaboration de connaissances plus générales, nécessaires pour arriver à une meilleure compréhension de la structure de l'oppression.

Donc, pour que l'on puisse véritablement parler d'objectivité dans le cas du *standpoint theory* il est nécessaire que la théorie s'engage dans une profonde réflexion critique. Mais cette réflexion devra prendre en compte une conclusion importante du féminisme : toute position, tout savoir et toute réflexion sont toujours intéressés et par conséquent chargés d'une valeur politique et sociale. Ainsi, la réflexion critique devra non seulement être dirigée contre le groupe

¹¹ Haraway, D. (1988), « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », p. 584.

dominant mais devra aussi constituer une autocritique. Rouse l'exprime ainsi :

[a] feminist understanding of scientific knowledge thus requires not detachment or neutrality, but a reflexive and self-critical participation in the assessment of particular scientific projects and knowledge claims¹².

Cette réflexion autocritique ne saurait être d'un usage facile nous dit Haraway¹³, mais elle est la promesse d'une objectivité supérieure capable de nous livrer une connaissance plus juste du monde dans lequel nous évoluons, un monde qui sous-tend un ensemble complexe de relations de pouvoir. Or, cette connaissance du monde est requise par le féminisme pour être en mesure premièrement, de démontrer la réalité de l'oppression et deuxièmement, pour mener et diriger la transformation du monde qui sera nécessaire pour libérer les femmes de cette oppression.

Mais à quoi ce genre de méthode nous mène-elle ? Quel est le statut de ses résultats ? Nous ne sommes plus en présence d'une science capable de révéler des lois universelles de la nature, ce n'est plus un savoir au sens traditionnel puisque nous avons admis que toutes les pratiques scientifiques sont socialement situées. La connaissance n'est plus détachée du sujet connaissant. C'est pourquoi Harding nous dit qu'il n'est plus question de parler du « savoir » comme le faisait la science issue de la tradition empiriste et positiviste, désormais la science produit des propositions (*claims*) qui sont au mieux moins fausses ou moins déformées (*less false*) que d'autres¹⁴.

Il y a donc un changement qui s'opère. Nous ne recherchons plus des vérités éternelles mais devons plutôt, selon Harding, répondre à la question suivante : « [w]hich of competing grounds for claims about

¹² Rouse, J. (1996), « Feminism and the Social Construction of Scientific Knowledge », p. 365.

¹³ Haraway, D. (1988), « Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », p. 584.

¹⁴ Harding, S. (1995), « Strong Objectivity : A Response to the New Objectivity Question », p. 346.

nature and social relations should we prefer?¹⁵ ». Autrement dit, parmi tous les points de vue (*standpoint*s) différents sur un sujet, lequel devons-nous favoriser ? La réponse, suivant Harding et les féministes du *standpoint theory*, est que nous devrions favoriser le point de vue qui maximise l'objectivité, mais l'objectivité bien comprise, c'est-à-dire telle que nous l'avons redéfinie avec l'aide de la théorie féministe. Rappelons-nous, maximiser l'objectivité, ce n'est pas maximiser la neutralité. Cette nouvelle objectivité, qui s'appuie sur une subjectivité et une contextualisation bien comprise, qui est soutenue par une attitude critique à double sens, est ce que Harding nomme la *Strong Objectivity* ou l'objectivité forte. Nommer cette nouvelle notion « l'objectivité forte » témoigne bien du projet épistémologique féministe du *standpoint theory* en général. Le projet ne cherche pas du tout à diminuer la valeur de l'objectivité et donc de la science, mais plutôt à la renforcer. Du même coup, tenant compte du fait que désormais la science ne produit plus que des propositions « moins fausses », la science fait preuve d'une plus grande lucidité quand à sa relation avec la vérité.

Dans cette section nous avons vu que le *standpoint theory* propose une nouvelle définition de l'objectivité. Une définition qui justifie le fait que nous donnions la priorité aux points de vue des groupes marginalisés ou opprimés. Si en tant que groupes marginalisés nous n'avons véritablement identifié que celui des femmes, il ne faut pas croire qu'elles sont les seules concernées. Bien au contraire, le mouvement féministe du *standpoint theory* a beaucoup évolué en plus de trois décennies et a ouvert la voie à de nombreuses théories centrées sur toutes les formes d'oppression, de marginalisation et de subordination. Tous les points de vue peuvent être pertinents pour mieux comprendre les structures qui les oppressent s'ils sont accompagnés d'une réflexion critique suffisamment rigoureuse. Ajoutons qu'il n'est pas exclu qu'un membre du groupe dominant puisse être en mesure d'embrasser le point de vue du groupe dominé. Par contre, selon Uma Narayan ce type de possibilité ne s'appuiera jamais sur un rapport d'identité mais plutôt sur la capacité à établir

¹⁵ Harding, S. (1995), « Strong Objectivity: A Response to the New Objectivity Question », p. 332.

des parallèles entre différents types d'oppression¹⁶. Nous pourrions parler d'une capacité de se mettre à la place de l'autre en établissant un parallèle entre une souffrance personnellement vécue et celle d'une personne appartenant au groupe dominé. C'est donc que la position épistémologique de la personne opprimée est en principe ouverte à tous, comme nous l'indique cette réflexion de Jaggar :

[a]s we have seen, the socialist feminist conception of the standpoint of women does not refer to a perspective that is immediately available to all and only to women. Instead, it refer to a way of conceptualizing reality that reflects women's interests and values and draws on women's own interpretation of their own experience. Women's standpoint offers a perspective on reality that is accessible in principle to men as well as to women¹⁷.

Ainsi, même si le *standpoint theory* féministe s'affirme comme un projet de lutte émancipatrice qui cherche avant tout à révéler les relations de pouvoir dans le monde social, c'est aussi une véritable méthodologie épistémologique. Il offre une nouvelle approche pour la recherche. Par contre, cette théorie comme toutes les autres, doit évidemment faire face à certains défis. Dans la prochaine section nous examinerons certains de ceux-ci.

3. Difficultés soulevées par le *standpoint theory*

Nous avons abondamment parlé de la valeur particulière du point de vue de ceux qui sont opprimés, marginalisés ou dominés. Nous avons insisté sur le fait que ces derniers avaient un avantage épistémologique sur les groupes dominants et le *standpoint theory* nous dicte de profiter de cette compréhension plus aiguisée du monde pour le bénéfice de ceux qui sont opprimés. Mais il faudra faire attention de ne pas donner une vision trop romantique de

¹⁶ Narayan, U. (1989), « The Project of a Feminist Epistemology : Perspectives from a Nonwestern Feminist », p. 220.

¹⁷ Jaggar, A. M. (1983), « Feminist Politics and Epistemology : The Standpoint of Women », p. 65.

L'oppression nous dit Narayan¹⁸, cette dernière n'est pas désirable en soi.

D'ailleurs, c'est plutôt l'inverse et c'est ce qui attire notre attention sur une première difficulté. Dick Pels l'exprime ainsi : « [s]ubjugation [...] is not sufficient grounds for a critical ontology; instead, oppression and exploitation normally invite the quite contrary reactions of particularism, closure, and apathy¹⁹ ». Effectivement, il ne suffit pas d'expérimenter l'oppression pour développer une conscience critique qui puisse s'exprimer en termes positifs. Harding arguant dans le même sens nous dit : « [s]tandpoint theorists are not making the absurd claim that feminist work simply flows from women's experiences²⁰ ». Mais alors comment le point de vue des opprimés peut-il s'exprimer ? C'est que pour être en mesure de faire de l'expérience négative de l'oppression une critique constructive des structures de domination, il faut s'extraire au moins en partie de la situation d'oppression. Il y aurait donc trois types de positions selon Pels :

[t]he *first* and *second* positions together define the dualistic field of contest identified by the various critical theories : bourgeois versus proletariat, male versus female, white versus black [...]. The critical theory invariably assumes that it is advisable to depart from the standpoint of the latter in order to attain a more reliable view of the structure as a whole [...]. However, by emphasizing the contest between the first and the second positions, the critical theories tend to silence a *third* position, which is the position from which they themselves speak²¹.

¹⁸ Narayan, U. (1989), « The Project of a Feminist Epistemology : Perspectives from a Nonwestern Feminist », p. 223.

¹⁹ Pels, D. (2001), « Strange Standpoints, or How to Define the Situation for Situated Knowledge », p. 286.

²⁰ Harding, S. (1995), « Strong Objectivity : A Response to the New Objectivity Question », p. 343.

²¹ Pels, D. (2001), « Strange Standpoints, or How to Define the Situation for Situated Knowledge », p. 281.

C'est ainsi que le point de vue qui nous intéresse véritablement, du moins celui que l'on peut lire et écouter, est celui d'une certaine élite, une minorité parmi ceux qui sont marginalisés. Pels nomme ces élites des « *spokespersons* », pour nous des porte-paroles. Le danger est que le groupe marginalisé se retrouve en quelque sorte idéalisé par la voix des porte-paroles qui le représentent. C'est certainement un problème qui s'est présenté avec force dans le marxisme. Le prolétariat n'était probablement pas tant une réalité qu'un concept qu'une élite intellectuelle a tenté de forcer sur la classe ouvrière²². Il n'est pas dit que le féminisme commet une faute aussi flagrante, mais c'est certainement un danger qu'il couve. L'usage de la théorie, de la conceptualisation et de l'abstraction est inévitable, mais il faut se rappeler que le féminisme s'oppose traditionnellement aux approches trop abstraites et réclame généralement que plus d'attention soit portée aux particularismes et à la contextualisation (il n'y a qu'à penser à l'éthique du *care*, par exemple). Sarah Bracke et Maria Puig de la Bellacasa témoignent de cette difficulté lorsqu'elles affirment : « [i]ndeed, the toughest effort linked to situatedness may indeed be a resistance to the abstractions we use to think with so often²³ ». Et pourtant, c'est ici que le problème se pose, qu'y a-t-il à dire sans une certaine abstraction, une certaine généralisation ? C'est que la théorie féministe ne doit certainement pas se limiter à l'expression et la description de la situation de chaque femme, la théorie n'est pas poésie. L'attention portée à l'expérience particulière de l'oppression doit se transformer en concepts plus généraux applicables sur une échelle plus vaste, mais ce faisant il est à craindre que la théorie s'éloigne de ce qui est à la base de sa propre réflexion, la vie véritablement vécue des femmes. La généralisation peut se transformer en principe d'exclusion, et pour éviter cela la théorie devra sans cesse retourner à la base, se plonger dans l'expérience individuelle de l'oppression. Cette relation entre général et particulier est au centre de la théorie féministe et représente un défi de taille qui,

²² L'analyse de Marx de la classe ouvrière comme prolétariat était peut-être juste, mais dans ce cas, elle ne concernait qu'une toute petite partie de la classe ouvrière localisée en Allemagne et en une époque bien précise.

²³ Bracke, S. et M. Puig de la Bellacasa (2004), « Building Standpoints », p. 311.

s'il est pris en compte et surmonté, pourrait très bien devenir sa plus grande force.

Abordons désormais une autre difficulté qui résonnera avec la première. Nous avons dit que les féministes du *standpoint theory* s'opposent au relativisme, relativisme que l'on retrouve parfois dans les courants critiques postmodernistes. Pour faire face à ce problème il est nécessaire d'être en mesure de justifier une sorte de discrimination entre les différents points de vue, ces derniers ne sont pas tous équivalents et certains sont supérieurs ou plus appropriés que d'autres²⁴. Mais comment savoir lesquels ? Qui choisit et comment choisir ? Jusqu'à maintenant il a été indiqué que le point de vue le plus approprié était celui du groupe marginalisé, mais il y a au sein même du féminisme une très grande hétérogénéité, il y a des groupes dans le groupe. Est-ce que le degré de marginalisation dont peut souffrir un groupe indique un critère de supériorité épistémologique ? Dans ce cas, le point de vue des femmes noires est-il supérieur à celui des femmes en général et qu'en est-il de celui d'une métis noire-amérindienne, etc. ? Harding est tout à fait contre cette approche consistant simplement à poser la question plus ou moins infantile : « [w]ho's most oppressed²⁵ ? ». Donc si le degré d'oppression n'est pas le critère qui nous permet de trancher entre différents points de vue, comment procéder ? Peut-être que la réponse à ce dilemme est à trouver dans le discours de ces porte-paroles dont nous avons déjà parlés. Ce sont probablement ces derniers et ces dernières, par une attitude critique double dirigée à la fois envers la structure dominante et le discours radical qui s'y oppose, qui sont en mesure de représenter le point de vue adéquat pour la théorie. Notons que cette double critique est rendue possible par leur propre appartenance à ces deux positions. L'oppression n'est donc pas le principal critère, ce dernier étant plutôt la multiplicité des points de vue unis dans une réflexion critique rigoureuse.

De plus Hartsock, nous dit que ce n'est pas le point de vue des femmes (*women's viewpoint*) qui doit être privilégié mais plutôt le point

²⁴ Harding, S. (1993), « Rethinking Standpoint Epistemology : What Is "Strong Objectivity" ? », p. 243.

²⁵ Harding, S. (1997), « Comment on Hekman's "Truth and Method : Feminist Standpoint Theory Revisited" : Whose Standpoint Needs the Regimes of Truth and Reality ? », p. 258.

de vue féministe (*feminist standpoint*)²⁶. Ce qui nous rappelle que le *standpoint theory* est une théorie qui s'appuie sur une analyse de la société comprise en termes de luttes de pouvoir (*power relations*). Ce qui compte, ce sont les groupes. Ces derniers témoignent d'une certaine permanence qui dépasse celle de l'individu nous dit Patricia Hill Collins²⁷ et par conséquent fournissent peut-être juste l'élan nécessaire pour s'extirper du problème que pose l'existence du troisième point de vue identifié par Pels, celui des porte-paroles. Rappelons que le problème soulevé par Pels est que le point de vue des porte-paroles a tendance à s'ignorer et ainsi oublier que ses conclusions sont le résultat d'une généralisation de l'expérience de l'oppression qui, à la base, restera toujours une expérience particulière. Le danger est que la théorie, par un besoin de généralisation s'exprimant à travers les porte-paroles, s'éloigne du vécu qu'elle cherche à expliquer. Comme nous l'avons indiqué un peu plus avant, ce serait la permanence des groupes agencés en termes de relations de pouvoir qui serait en mesure de répondre à ce problème. Les porte-paroles devront toujours rendre des comptes à ces groupes, car ils doivent être considérés comme responsables envers ceux-ci. L'essentiel étant de s'assurer que les groupes que la théorie tente d'aider ne se retrouvent pas accablés sous le poids d'une nouvelle domination exercée par les porte-paroles de la théorie même.

Comme le *standpoint theory* et le féminisme sont des courants relativement récents qui témoignent d'une grande effervescence, chacune des difficultés qui ont été soulignées a soulevé un certain nombre d'objections critiques, mais aussi des pistes de solutions. Notre but n'étant pas de faire une présentation exhaustive de ces dernières, nous nous contenterons de faire remarquer que la plus grande difficulté à laquelle doit faire face la théorie du *standpoint* est probablement de réussir à formuler un discours critique qui saura à la fois faire preuve d'une certaine universalité sans perdre de vue les particularités vécues qui sont à la base de la théorie. Une piste de solution potentielle pour faire face à cette difficulté est de bien

²⁶ Hartsock, N. C. M. (1997), « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited": Truth or Justice ? », p. 244.

²⁷ Collins, P. H. (1997), « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited": Truth or Justice ? », p. 247.

comprendre la différence entre ce que nous connaissons et comment nous connaissons. C'est une distinction centrale qu'Hirschmann souligne :

[e]pistemology is not a theory of *what* we know, but of *how* we know it. While standpoint feminism has been instrumental in highlighting the interactions of « what » and « how », the two are not identical. That is, if knowledge is developed through experience rather than in abstract world of « Truth », then different experiences will yield different *bodies of knowledge*. However, the process of *developing knowledge out of* these different experiences will be similar for all²⁸.

C'est dire que le besoin d'universalisme et de généralisation peut être comblé par ce qu'il y a de proprement épistémologique dans la théorie du *standpoint*, c'est-à-dire par le fait qu'elle est une méthode valide pour tous. C'est cette méthodologie qui unifie la réflexion et valide ses résultats, alors que le besoin de particularisme et de contextualisation pourra être résolu par le contenu du savoir. Ce dernier étant sujet à la multiplicité des points de vue. En définitive, il s'agit donc d'une seule méthode avec de nombreux contenus. C'est à travers ces multiples contenus qu'il y aura toujours de la place pour l'expérience personnelle dans la théorie féministe. Nous remarquons qu'à nouveau c'est le dilemme soulevé par l'articulation du général et du particulier qui se retrouve au centre de nos préoccupations. Et ce qu'Hirschmann suggère est que la méthode, le *comment nous connaissons*, représente le général, alors que le contenu, le *ce que nous connaissons*, représente le particulier. C'est donc ainsi que pourrait-être résolue une part de la plus grande difficulté à laquelle doivent faire face les théoriciens et théoriciennes du féminisme.

Conclusion

Au cours de cette présentation nous avons constaté que le *standpoint theory* entretient une étroite relation avec ses origines

²⁸ Hirschmann, N. J. (1997), « Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », p. 320.

marxistes et qu'il nous propose une nouvelle définition de l'objectivité. Cette nouvelle conception de l'objectivité serait supérieure à celle traditionnellement admise, car elle permettrait de tenir compte des relations de pouvoir qui sont à l'œuvre à travers la pratique et les résultats de la science. La critique féministe principale n'est pas tant d'affirmer que les valeurs sociales des groupes dominants s'exercent *sur* les institutions, mais plutôt *par* ces dernières²⁹. C'est donc afin de démontrer comment les institutions, tel que la science, produisent la subordination systématique des femmes que le féminisme met au point la méthode du *standpoint*.

Par contre, la théorie n'est plus exclusivement féministe. En tant que perspective épistémologique, son usage est approprié pour réfléchir sur toutes les formes d'oppression. Cela pourrait faire craindre que la cause des femmes en souffre en détournant la théorie vers d'autres groupes, mais il n'aurait pas été honnête de refuser de reconnaître l'expérience de ces autres groupes qui, eux aussi, expérimentent la subordination et l'oppression. C'est une grande force du mouvement féministe que de faire preuve de l'autoréflexion nécessaire à ce type d'ouverture. Soulignons en terminant que c'est précisément ce type d'ouverture qui a permis à la théorie féministe de faire autant de progrès. Et ce dernier représente une source d'espoir nous laissant entrevoir la possibilité d'une compréhension sans cesse renouvelée de la structure sociale dans laquelle nous évoluons. Ainsi, en dépit de la volonté de reconnaître un certain particularisme inhérent à la condition spécifique des femmes, le féminisme a su révéler et reconnaître ce qui serait, peut-être, capable d'unir tous les projets émancipateurs.

Bibliographie

- Adorno, T. W. (2001), *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*, trad. É. Kaufholz et J.-R. Landmiral, Paris, Payot & Rivages, 356 p.
- Bracke, S. et M. Puig de la Bellacasa (2004), « Building Standpoints », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader : intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 309-316.

²⁹ Harding, S. (1995), « Strong Objectivity : A Response to the New Objectivity Question », p. 335.

- Code, L. (2000), « Epistemology », dans A. M. Jaggar et I. M. Young (dir.), *A Companion to Feminist Philosophy*, Malden, Blackwell Publishers, p. 173-184.
- Collins, P. H. (2004 [1997]), « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited": Truth or Justice ? », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 247-253.
- Haraway, D. (1988), « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, vol. 14, n° 3, p. 579-599.
- Harding, S. (2004 [1997]), « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited": Whose Standpoint Needs the Regimes of Truth and Reality ? », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 255-262.
- Harding, S. (1996 [1993]), « Rethinking Standpoint Epistemology: What Is "Strong Objectivity" ? », dans E. F. Keller et H. E. Longino (dir.), *Feminism & Science*, New York, Oxford University Press, p. 235-248.
- Harding, S. (1995), « Strong Objectivity: A Response to the New Objectivity Question », *Synthese*, vol. 104, n° 3, p. 331-349.
- Hartsock, N. C. M. (2004 [1997]), « Comment on Hekman's "Truth and Method: Feminist Standpoint Theory Revisited": Truth or Justice ? », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 243-246.
- Hartsock, N. C. M. (2004 [1983]), « The Feminist Standpoint: Developing the Ground for a Specifically Feminist Historical Materialism », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 35-53.
- Hirschmann, N. J. (2004 [1997]), « Feminist Standpoint as Postmodern Strategy », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 317-332.
- Jaggar, A. M. (2004 [1983]), « Feminist Politics and Epistemology: The Standpoint of Women », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader: intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 55-66.

- Narayan, U. (2004 [1989]), « The Project of a Feminist Epistemology : Perspectives from a Nonwestern Feminist », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader : intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 213-224.
- Pels, D. (2004 [2001]), « Strange Standpoints, or How to Define the Situation for Situated Knowledge », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader : intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 273-289.
- Rouse, J. (2004 [1996]), « Feminism and the Social Construction of Scientific Knowledge », dans S. Harding (dir.), *The feminist standpoint theory reader : intellectual & political controversies*, New York, Routledge, p. 353-374.
- Tiles, M. (1996 [1987]), « A Science of Mars or of Venus ? », dans E. F. Keller et H. E. Longino (dir.), *Feminism & Science*, New York, Oxford University Press, p. 220-234.